

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE CERCLE

PALISSOT DE MONTENOY,
CHARLES

Comédie — 1760

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

ORPHISE	75 rép.	LINDOR	13 rép.
ARISTE	53 rép.	FEMME SAVANTE	8 rép.
UN MÉDECIN	22 rép.	FINANCIER	8 rép.
LUCINDE	22 rép.	MINERVE	2 rép.
POÈTE	15 rép.	LA GLOIRE	1 rép.
PHILOSOPHE	14 rép.	FRONTIN	1 rép.

*Personnages muets & suite : SUITE DE MINERVE ET DE LA GLOIRE, UN POÈTE,
UNE FEMME SAVANTE, UN FINANCIER, UN PHILOSOPHE*

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

PROLOGUE	5
LE CERCLE	7

PROLOGUE

MINERVE, LA GLOIRE

MINERVE

Oui, c'est la vérité, c'est elle qui m'inspire : Chaque jour, chaque instant voit tomber son empire ; Par la voix de Minerve elle s'en plaint à vous. GLOIRE, partagez son courroux. Je vois ici des noms célèbres Qu'à l'immortalité l'Erreur a consacrés ; Mais combien de ces noms sur la terre adorés, Ne méritaient que les ténèbres Dans vos fastes les ont ti-
rés ! Pour la postérité, quel plus funeste exemple Que ces crimes
brillants égalés aux vertus ! Et parmi les héros rassemblés dans ce temple, Doit-on voir Alexandre à côté de Titus ? Quoi, ce conquérant de l'Asie, Né pour le malheur des humains, Qui de leur sang trempa sas
mains, Pour prix de son audace impie, A reçu les honneurs divins ? Lui
dont la fureur vagabonde Alluma le flambeau de la destruction ; Et donc
l'aveugle ambition Brûlait de s'élancer hors de bornes du monde !
Comptez vous parmi ses vertus Des fleuves teints de sang, des murs réduits en cendre ? Ô GLOIRE ! Un seule jour de Titus Eût terni tout l'éclat des beaux jours d'Alexandre.

(Les statues des conquérants s'abîment ; on voit à leur place celles de LOUIS XV et de STANISLAS.)

LA GLOIRE

Oui, leur règne est passé ; qu'ils tremblent à leur tour, Ces conquérants
de sang avides ; La Terre a trop gémi sous leurs lois homicides : Oui,
vous m'ouvrez les yeux ; voici leur dernier jour. L'éclat d'une juste vic-
toire, Des lauriers arrosés de pleurs, N'usurperont point les honneurs À
la seule vertu réservés par la Gloire. Disparaissez, vains monuments, ²⁰
Érigés par la crainte à l'orgueil des tyrans ; Tombez avec leurs noms
dans une nuit profonde. Cédez, superbes conquérants, Cédez aux bien-
faiteurs du monde. Sur ces bronzes nouveaux voyez les traits chéris Des
rois dont la vertu consacre la mémoire.

(Ballet des Arts, qui couronnent des guirlandes les statues des deux Rois.)

MINERVE

Ah ! Je les reconnais, STANISLAS et LOUIS ! Je reconnais aussi la ²⁵
Gloire. Que, livrée aux tourments des ses poisons vengeurs, L'Envie ex-
hale en vain son impuissante rage ; À ces autels nouveaux, à ces Dieux
bienfaiteurs, Mortels, venez offrir un éternel hommage. Que ces bronzes
révérés, Entre ceux des Titus, des Trajans, des Aurèles, Leurs noms à
l'univers soient à jamais sacrés, Et qu'aux rois à venir ils servent de mo- ³⁰
dèles.

LE CERCLE

SCÈNE PREMIÈRE

Orphise, Ariste.

ORPHISE

Convenez que cela sera plaisant.

ARISTE *(d'un ton sérieux)*

Ah ! Très plaisant.

ORPHISE

Et que c'est une idée délicieuse.

35

ARISTE

Admirable, en vérité, admirable !

ORPHISE

Pour moi, je crois que nous allons nous divertir prodigieusement.

ARISTE

Oui, prodigieusement ; c'est le mot.

ORPHISE

Mais vous dites cela d'un ton bien sérieux, Ariste. N'allez-vous pas encore m'opposer des difficultés ?

40

ARISTE

Tenez, Madame, toutes ces parties dont on se promet tant de plaisir, finissent ordinairement par de l'ennui. Vous voyez ma répugnance, je jouerai mal mon rôle, dispensez-moi de m'en charger.

ORPHISE

Et moi je vous réponds que vous le jouerez très bien.

ARISTE

Point du tout. Vous m'annoncez des poètes, des beaux-esprits, des auteurs ; et, soit préjugé ou non, je me fais conscience de m'amuser de ces messieurs-là. J'aime les arts ; je respecte ceux qui les cultivent, et je pense sérieusement que le peu de considération que l'on a pour eux dans le monde, est un reste de barbarie, une espèce de vengeance que prennent les sots de la supériorité que les gens de mérite ont sur eux ; et je ne conçois pas comment la France, qui doit tant aux grands hommes qui l'ont éclairée, peut avilir elle-même ce qui la rend si considérable aux yeux des autres nations.

45

50

ORPHISE

Vous n'y pensez pas, Ariste; je fais autant de cas que vous des vrais talents : mais il en est de subalternes qu'un esprit de vertige ou de mode a tirés de l'obscurité, qui, à la faveur de la singularité ou du manège, sont parvenus à une réputation usurpée, dont ils abusent pour étouffer le vrai mérite ; et je crois que, dans tous les états, il est permis de s'amuser des charlatans et du peuple.

55

ARISTE

J'en tombe d'accord, Madame, et vous savez que je ne les épargne pas. 60
Cependant le public injuste fait rejaillir indifféremment sur les uns, le mépris qu'on lui donne pour les autres. Insensiblement on l'accoutume à confondre....

ORPHISE

Savez-vous bien, Ariste, que vous vous êtes rouillé dans ce long séjour que vous avez fait en province ? À vous entendre, on croirait qu'il n'est 65
question ici que de gens de lettres, et vous savez que je vous ai promis des ridicules de plus d'un genre. Mais je suppose que nous ne nous amusons pas autant que je l'imagine, avons-nous rien de mieux à faire ?

ARISTE

Et comptez-vous pour rien la malice de votre projet ? 70

ORPHISE

Ah ! Voici de la morale. Voyons pourtant, examinons bien la prétendue malice de ce projet. Mon mari a la fantaisie de tenir cercle trois jours de la semaine, de recevoir des savants, des beaux-esprits, des originaux de toute espèce ; et ce qui à tout autre que lui paraîtrait singulier, bizarre, 75
extravagant même, est précisément ce qui lui plaît davantage. J'ai la complaisance de me prêter à son goût, et souvent de feindre beaucoup de gaieté au milieu de ces importuns qui m'excèdent. Aujourd'hui qu'il est à la campagne, je me propose de me réjouir un peu aux dépens de sa société ; je veux vous la faire connaître, jouir de la surprise que vous causeront, certains ridicules que j'aurai soin de faire sortir assez pour 80
qu'ils nous donnent la comédie. Où donc est le crime de tout cela ? Ne puis-je me venger une fois de toute l'humeur que m'ont donnée ces ori-

ginaux depuis deux ans que j'ai la générosité de m'ennuyer avec eux ?
En vérité, Ariste, vous avez des scrupules qui ne vous vont point.

ARISTE

Mais, Madame...

85

ORPHISE

Oh ! Vos mais ne finiraient pas : l'heure où je reçois du monde approche, et je vous promets que vous n'aurez personne de connaissance. Vous n'en serez que plus à votre aise pour remplir le rôle que je vous destine. La beauté du jour nous invite à rester dans ce jardin ; je vais donner mes ordres pour qu'on laisse entrer : mais souvenez-vous que je⁹⁰ veux que vous soyez plaisant.

ARISTE

Bon moyen pour m'empêcher de l'être.

ORPHISE

Et que vous ne vous refusiez aucune épigramme, entendez-vous, Ariste ?

ARISTE

Il faut vouloir tout ce que vous voulez.

95

(Frontin paraît.)

ORPHISE

Frontin ! Frontin !... Vous laisserez entrer le monde ordinaire. Je voudrais cependant éviter la cohue. Je n'y suis, que pour une personne ou deux à la fois tout au plus... Vous n'annoncerez que celles qui n'ont pas

coutume de venir habituellement au cercle... Attendez ! Si Lucinde ou Lindor se présentent, dites-leur que je suis ici.

100

ARISTE

Quoi ! Lucinde ? Cette aimable enfant qui promettait un si bel avenir, lorsque je partis pour la province, et qui, je crois, vous est un peu parente ?

ORPHISE

Elle-même. Un petit chagrin dont elle ne m'a pas encore fait la confidence, mais que je devine à peu près, doit l'amener tantôt ici. C'est une affaire de coeur, une querelle de jeunes gens... 105

ARISTE

Une affaire de coeur ?

ORPHISE

Oui, le choix qu'elle a fait est convenable ; et si je réussis, comme je l'espère, à dissiper ce petit nuage, la fête dont je vous ai parlé sera pour elle. Allons, Ariste ; je crois apercevoir une des personnes la plus assidue de notre société. 110

ARISTE

Qui ? Cet homme que je vois au bout de cette allée, dont la physionomie, paraît moitié sérieuse, moitié comique, qui marche d'un air distrait, et qui semble ne pas nous remarquer ?

ORPHISE

Précisément. C'est un poète qui a fait autrefois quelque bruit, mais avec qui ses protecteurs viennent de s'abonner pour qu'il cesse d'écrire. 115

ARISTE

Il n'a pas encore jeté les yeux sur nous ; il paraît de mauvaise humeur, et si nous voulons en jouir, il faut le tirer un peu de cette rêverie.

ORPHISE

C'est un petit ressentiment qu'il a contre le public, qui vient de siffler impitoyablement une de ses pièces, dont le succès lui tournait la tête avant la représentation.

120

ARISTE

Tant mieux, nous allons peut-être lui trouver de la modestie.

(Au poète.)

ORPHISE *(riant)*

Un poète médiocre, sifflé, et modeste ! Ah, ah, ah, ah ! Vous allez en juger, Ariste. Eh ! De grâce, monsieur du Volcan, un moment de trêve à vos réflexions.

125

SCÈNE II

Le Poète, Orphise, Ariste.

ORPHISE

Je parie que vous étiez assez bon pour vous occuper encore de la petite disgrâce de la semaine passée ?

(d'un ton de modestie très chargé)

LE POÈTE *(d'un ton de modestie très chargé)*

Non, Madame. J'avais tâché de plaire au public ; je m'étais, autant que je l'avais pu, rapproché des grands modèles, que nous devons regarder
comme nos maîtres. Je me suis trompé. Il faut bien que j'aie mérité mon
malheur par quelque endroit, et que la prévention qu'il est si naturel
d'avoir pour ses ouvrages, m'ait aveuglé sur mes défauts. 130

ARISTE *(à Orphise)*

Mais c'est parler on ne peut pas plus sensément, et je vois bien que vous avez voulu me surprendre... 135

ORPHISE *(au poète)*

Je vous avoue que je ne reviens pas de cette chute. La pièce avait pris une si grande faveur avant qu'on ne la jouât...

(du même ton ampoulé)

LE POÈTE *(du même ton ampoulé)*

Eh ! Voilà précisément ce qui nous perd, Madame ! Des amis trop zélés nous étouffent en nous caressant. On nous annonce comme des prodiges ; le public n'en est que plus en garde contre nous : et malheureusement ma pièce démentait trop visiblement les éloges fastueux qu'on m'avait donnés. 140

ARISTE *(à Orphise)*

Oh ! Pour le coup, je me déclare pour lui, et...

ORPHISE *(malignement au poète)*

Votre modestie, monsieur du Volcan , ne peut me convaincre que l'on vous ait rendu justice. J'en appelle du public au public même : car enfin 145

de véritables connaisseurs m'ont assuré que le plan de votre pièce était absolument dans les règles ; qu'il y avait de l'intérêt, des situations parfaitement dessinées, une décoration merveilleuse, des coups de théâtre à chaque scène...

(d'un ton précieux)

LE POÈTE *(d'un ton précieux)*

Oh ! Pour le plan, j'avoue, Madame, qu'il était régulier, s'il en fut jamais ; que le spectacle en était pompeux, les situations neuves et frappantes. Quant à l'intérêt, comme il ne dépend que du choix du sujet, et que souvent ce choix n'est pour nous qu'une bonne fortune du hasard, je crois pouvoir convenir, sans orgueil, que le pathétique du mien s'est fait sentir dès l'exposition : aussi, malgré le tumulte du parterre ; on a remarqué des moments où le grand intérêt gagnait jusqu'au souffleur.

ARISTE

Il faut croire que votre pièce ne péchait apparemment que par les vers. Le style est en effet une partie bien essentielle...

(avec vivacité)

LE POÈTE *(avec vivacité)*

Oh ! Pour les vers, Monsieur est excusable d'en parler ainsi : il ne connaît pas l'ouvrage.

ORPHISE *(éclatant de rire)*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah !

(un peu déconcerté)

LE POÈTE *(un peu déconcerté)*

Quelques ennemis, Madame, peuvent vous avoir prévenue contre mes vers ; mais si vous me permettiez seulement de vous réciter une tirade...

ORPHISE

Ah ! Monsieur du Volcan.

LE POÈTE

Une petite tirade.

165

ORPHISE

Ah !

LE POÈTE

De cinquante à soixante vers au plus.

ORPHISE

Ah !

LE POÈTE

Celle-ci, seulement, que le hasard me rappelle.

ORPHISE

Eh ! De grâce.

170

(déclamant avec enthousiasme)

LE POÈTE (*déclamant avec enthousiasme*)

« Aveugle ambition, cruelle politique... »

ORPHISE

Trêve aux citations, je vous en prie, monsieur du Volcan : elles m'ennuient à périr.

ARISTE

À ce que je peux comprendre, Monsieur, votre pièce était un chef-d'oeuvre ; qui peut donc l'avoir fait siffler ?

175

(*très vivement*)

LE POÈTE (*très vivement*)

La cabale ; car avec du mérite on a des flots d'ennemis : le mauvais goût ; on ne veut plus aujourd'hui que des misères, des brochures, des sauts périlleux, de vils bouffons, de ridicules ariettes, et c'est ce qui déshonore la nation : le poète Capraro, à qui l'impuissance de plaire a donné la fureur de nuire, et qui, de temps en temps, s'agite sous le mépris public dont il est couvert, pour tâcher d'en rejeter quelque partie sur les autres : les acteurs enfin, qui ne savaient pas leurs rôles, qui ont joué faux d'un bout à l'autre de la pièce : une actrice surtout, à qui j'avais refusé de faire une épigramme contre sa rivale, et qui ne m'a jamais pardonné de l'avoir surprise dans son négligé. Mais je me flatte d'avoir imaginé un moyen de contenter le public, malgré qu'il en ait.

180

185

ARISTE

Vous cesserez d'écrire, peut-être ?

LE POÈTE

Je l'avais résolu d'abord par dépit ; mais on ne se dérobe pas à l'impulsion du génie. J'ai remarqué qu'il est difficile que le Français admire longtemps, sans qu'il lui prenne envie de rire. Il en saisit l'occasion¹⁹⁰ avec une avidité qui prouve bien que c'est son goût dominant. Il conserve cependant quelque sensibilité pour les beautés vraiment touchantes : j'imagine donc de lui donner des pièces qui le fassent rire et pleurer en même temps ; des comédies, par exemple.

ORPHISE

Des comédies qui fassent pleurer !

195

ARISTE

Vous n'y pensez pas, monsieur du Volcan !

LE POÈTE

Eh oui, Madame, oui, des comédies. Cela vous paraît singulier, tant mieux ! C'est un présage de réussite : aussi bien, ne voyez-vous pas que Molière ennue ? C'est qu'il est trop uniforme ; il faut toujours rire avec lui : mais par le mélange que j'invente, on aura de plus le plaisir d'être²⁰⁰ attendri.

ORPHISE

J'entends ; vous voulez parler de ces pièces naïves, qui peuvent affecter le coeur par des peintures délicates et gracieuses...

LE POÈTE

Non, Madame, non. Il n'y a pas le mot pour rire dans ces comédies-là. Je veux bien qu'il y ait de l'intérêt dans les miennes ; mais j'y veux de plus²⁰⁵

de bonnes plaisanteries, des paysans, des valets, des crispins même, et je vous réponds que cela prendra.

ORPHISE (*ironiquement*)

Véritablement, cette idée commence à me paraître très comique.

LE POÈTE

C'est de l'invention que cela !

ARISTE

Oui. Quelques situations romanesques que l'on trouve partout ;
quelques portraits plaisants d'originaux qui n'existent pas ; des lieux
communs de morale mis en rimes : voilà de quoi se faire la réputation
d'un génie du premier ordre. C'est savoir se placer, que d'imaginer une
ressource comme celle-là, et je conçois que ce genre amphibie peut de-
venir très plaisante.

210

215

LE POÈTE

Je brûle d'en être à l'essai. J'avais d'abord songé à relever l'opéra ; mais
les musiciens et le public s'accoutument à se passer de paroles. Adieu,
Madame ; je ne me suis jamais senti l'imagination si brillante.

SCÈNE III

Orphise, Ariste.

ARISTE

Je l'avais pris pour le plus sensé ; mais voilà bien le plus fou de tous nos
poètes !

220

ORPHISE

Parlez bas, Ariste ; je vois une personne qui ne vous pardonnerait jamais d'avoir trouvé monsieur du Volcan ridicule.

ARISTE

Cette femme qui vient à nous, et qui, si je ne me trompe, cache encore des prétentions sous cette physionomie prude ?

225

ORPHISE

Elle-même ; c'est la douairière de nos femmes beaux esprits.

ARISTE

De nos femmes beaux-esprits ?

ORPHISE

Du moins elle a droit de passer pour telle. Physique, géométrie, beaux-arts, tout est de son ressort ; et nous avons d'elle un traité des forces mouvantes.

230

ARISTE

Elle lit ; apparemment elle étudie son livre !

ORPHISE

Cela pourrait bien être ; car, entre nous, je me défie beaucoup de ces femmes à sciences profondes. Celle-ci d'ailleurs est si journalière, qu'on la trouve, tour-à-tour, ingénieuse ou sotte, selon les personnes qu'elle a vues la veille. Elle a son jour de belles-lettres, son jour de philosophie, son jour de vapeurs enfin, qui est ordinairement celui où elle écoute tout le monde, pour avoir de l'esprit le lendemain.

235

ARISTE

Elle approche.

SCÈNE IV

La Femme Savante, Orphise, Ariste.

LA FEMME SAVANTE

Pardon, Madame ; je croyais vous trouver seule : je crains d'être importune... Je me retire. ²⁴⁰

ORPHISE

Non, Madame. Une personne de votre mérite ne peut jamais être de trop. Je ne suis alarmée que de la diversion que nous avons pu faire à vos savantes méditations. Tous vos moments sont si précieux !

LA FEMME SAVANTE

Oh ! Point du tout. Je n'étais occupée que d'un problème assez abstrait, ²⁴⁵ à la vérité, mais qu'il me sera facile de résoudre par la méthode des infiniment petits.

(Haut.)

ORPHISE *(à Ariste)*

Ah ! Nous sommes perdus ! Elle est dans son jour d'érudition. Des infiniment petits, Madame !

(du ton d'une personne qui réciterait de mémoire)

LA FEMME SAVANTE *(du ton d'une personne qui réciterait de mémoire)*

Oui, Madame. C'est par cette heureuse méthode que l'on est parvenu à
déterminer les quantités incommensurables. Sans elle nous irions en- 250
core à tâtons dans les sublimes mystères de la géométrie transcendante.
Descartes l'avait indiquée par sa méthode des tangentes ; le grand New-
ton la mit dans son plus beau jour, quoique l'illustre Leibnitz lui dispute
l'honneur de cette découverte.

255

ORPHISE

Ah ! Madame, quelle profusion de science ! Que ne suis-je digne de
vous entendre !

(avec emphase)

LA FEMME SAVANTE *(avec emphase)*

Vous vous moquez, Madame ! Ce n'est là qu'une légère esquisse d'un
article que je destine à l'Encyclopédie. Je pourrai bien y joindre aussi
une nouvelle méthode d'opérer sur les sections coniques : cela sera lu- 260
mineux, par exemple.

260

ARISTE

J'admire, Madame, cette érudition imposante ; mais faites grâce à mes
préjugés. Mon oreille, trop vulgaire sans doute, a quelque peine à se fa-
miliariser avec ce langage sublime, et vous-même, ne le trouvez-vous
pas un peu déplacé dans une personne de votre sexe ?

265

LA FEMME SAVANTE

Préjugés ridicules, puisés dans une comédie de l'autre siècle ! Les sa-
vants de nos jours pensent bien différemment. Ils sont convenus de dé-
férer en tout au jugement des femmes ; et ce n'est pas une légère preuve

des progrès de l'esprit philosophique dont s'honore la nation. C'est du moins ce que démontra parfaitement, il y a quelques jours, monsieur du ²⁷⁰Volcan, dans un cercle où je présidais. Il faut convenir que c'est un homme admirable, que ce monsieur du Volcan ! Il est si persuadé de cette vérité, qu'il ne donnerait pas la plus petite brochure sans m'avoir consultée. Il est vrai que je lui communique aussi mes ouvrages ; et il en est toujours si content ! Si content !

275

ARISTE

Et ses vers, sans doute, vous paraissent toujours les plus beaux du monde ?

LA FEMME SAVANTE

Je n'en saisis pas toujours la pensée, et c'est ce qui me charme : j'aime qu'elle soit assez adroitement enveloppée, pour laisser un mérite à la pénétration du lecteur. Je vous avoue qu'après les mathématiques, ma ²⁸⁰passion eût été de deviner des énigmes.

ORPHISE

C'est un plaisir délicieux, et que monsieur du Volcan a pu vous donner quelquefois.

LA FEMME SAVANTE

Vous me rappelez qu'il me doit la lecture d'un volume d'Odes, où l'esprit géométrique brille dans toute sa justesse. C'est Euclide et Pin- ²⁸⁵dare tout ensemble. Pardon, Madame, si je vous quitté pour aller l'entendre ; et vous, Monsieur, songez qu'il y a de la barbarie à vouloir interdire aux femmes l'habitude des connaissances profondes.

ARISTE

J'avoue que leur partage est de plaire ; que leur sentiment vif et délicat doit être consulté de préférence, peut-être, dans les ouvrages d'agrément ; que les Savants mêmes sont redevables à leur commerce, de ce vernis de politesse qui s'est répandu jusque sur eux. Mais permettez-moi de croire (ne fût-ce que parce qu'elles y perdraient) qu'elles ne sont pas nées pour ces sciences abstraites et sauvages, qui substituent à leurs grâces naturelles le ridicule qui résulte presque toujours des demi-connaissances.

(avec aigreur)

LA FEMME SAVANTE *(avec aigreur)*

Des demi-connaissances ! Il faut espérer que l'on vous désabusera, Monsieur. Que n'ai-je existé du temps de cet impertinent de Molière ! Il n'eût pas sans doute osé me confondre avec ces plates bourgeoises qui s'occupent à des dissertations de grammaire. Cet homme-là n'avait nulle idée du haut comique ; et je sais bon gré à nos auteurs d'avoir abandonné son genre. Mais je crains de me faire attendre. Adieu, Madame.

SCÈNE V

Orphise, Ariste.

ARISTE

Un pédant, même en rabat, est, à mon avis, un étrange animal ; mais un pédant en cornettes confond toutes mes idées ! C'est un genre de ridicule si bizarre, qu'à peine je l'aurais cru possible.

ORPHISE

C'est encore la plus raisonnable de son espèce. Heureusement que cette manie n'entre guère dans le système d'une femme de vingt ans. Avant que les sciences paraissent un besoin, il faut que les moyens de plaire soient bien épuisés ; et là-dessus, on ne s'en tient pas ordinairement à la première expérience. ³¹⁰

SCÈNE VI

Le Financier important, Orphise, Ariste.

(entrant avec précipitation, et s'annonçant par l'étourderie)

LE FINANCIER *(entrant avec précipitation, et s'annonçant par l'étourderie)*

Eh ! Bonjour, charmante Orphise ; je suis comblé de vous rencontrer. J'ai les plus jolis bijoux du monde à vous faire voir. En vérité, ce George ³¹⁵ est divin, sublime, essentiel à l'État. Tout ce qui sort de ses mains est d'une élégance qui enchante. Je lui dois près de vingt mille écus... Que dites-vous de cette bague ?

ORPHISE

Le travail en est surprenant.

(À Ariste.)

(À Orphise.)

(d'un ton qui veut être petit-maître)

LE FINANCIER *(d'un ton qui veut être petit-maître)*

Mais, peut-être, ai-je commis une indiscretion ? Vous pouviez être en
affaire, et je suis désespéré quand je dérange. N'admirez-vous pas 320
l'émail de cette boîte, Monsieur, les facettes de ce diamant ? Je crois ce-
pendant m'apercevoir qu'il est un peu louche. Qui est cet homme-là ?

ORPHISE *(au Financier)*

C'est un de mes amis, monsieur Lisidor, homme de goût, de bonne com-
pagnie. 325

LE FINANCIER

Connaisseur par conséquent ? Tant mieux. Je veux que Monsieur juge
de toutes mes emplettes. C'est mon faible, à moi, que les gens de goût,
ceux, surtout, qui ont l'épigramme leste. Vous savez, Madame, que je me
pique un peu d'y réussir. J'ai chez moi deux ou trois poètes, sur lesquels
je tire à bout-portant, et que je paie exprès pour se déchirer les uns les 330
autres. Je dois leur connaissance à mon cuisinier, qui est lui-même un
virtuose, du premier ordre : je veux que Monsieur en décide, et je me
flatte que ce soir...

ARISTE

J'avoue que la décision est intéressante ; mais...

(sans attendre de réponse)

LE FINANCIER *(sans attendre de réponse)*

Ce sera dans ma petite maison. Vous la connaissez, Madame : n'en rou- 335
gissez pas. Plus d'une femme de la Cour, si j'étais indiscret... mais on se
doit des égards à soi-même. Je veux voir un peu Monsieur en prise avec
mes poètes. Je lui détacherai l'invulnérable Capraro : cela sera plaisant.

Je prétends aussi qu'il voie ma bibliothèque. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un relieur comme le mien : il faut qu'il ait employé chez moi tout le maroquin du Levant ; mais c'est son travail dont il faut juger. Des filets, des bordures d'un goût qui étonne ! En vérité, ce n'est qu'à regret que j'ouvre mes livres. 340

ORPHISE

C'est en faire un très bon usage.

(En baillant.)

LE FINANCIER

Vous riez, Madame ? Mais vous avez tort, et d'honneur, vous, en serez enchantée vous-même. À propos, j'ai fait l'acquisition du plus joli sujet du monde. Une cantatrice italienne, qui parle à peine le français, et qui met dans son chant l'expression la plus séduisante ! C'est un organe dont on ne se fait point d'idée, et l'instrument le plus mélodieux, le plus enchanteur que je connaisse. Nous ne sommes arrangés que d'hier au soir ; elle sera, du souper, Monsieur ; vous voudrez bien en être aussi, Madame. Convenez que nous nous amuserons prodigieusement. 345 350

ORPHISE

Non, monsieur Lisidor. Je soupe aujourd'hui chez moi ; j'ai même le projet de donner un bal, et je me flatte que vous aurez la complaisance d'y figurer. 355

(Il bat un entrechat.)

LE FINANCIER

Un bal ! Mais c'est où je triomphe. De son aveu, Marcel n'a pas fait de meilleur élève que moi. Un bal ! Vous m'y verrez, Madame, sous un dé-

guisement d'une espèce neuve, dont l'idée m'appartient, et qui, le carnaval dernier, me réussit à faire envie. La Duchapt, vaincue dans sa propre science, est venue me demander des modèles. C'est par moi que la Finance a commencé, dans les choses de goût, à prendre insensiblement le pas sur la Cour ; et c'est une justice que doit me rendre publiquement un de mes poètes dans sa première dédicace. 360

ARISTE

Eh oui ! Voilà ce qui s'appelle du goût ! Mais pourquoi ne pas me prévenir aussi que Monsieur était financier ? Qui diable l'eût jamais deviné ! 365

ORPHISE

Et comment vous représentiez-vous donc un homme de finance ?

ARISTE

Je l'avouerai : sur le préjugé que les faveurs de la fortune sont ordinairement très gratuites, qu'elle est d'ailleurs presque toujours suivie de la flatterie qui la caresse, et de l'ignorance, fille du luxe et de l'oisiveté, j'envisageais ces messieurs en gros, comme des êtres nécessairement massifs, lourds, épais, n'existant qu'en estomac, ensevelis dans un volume de matière grotesquement taillée... 370

ORPHISE

Eh ! Fi donc, Ariste ; vous ne connaissez que la vieille finance.

LE FINANCIER

Il est vrai que le portrait de Monsieur est d'une décrépitude !... Il faut qu'il sache son Turcaret par coeur. 375

ARISTE

Oh ! Voilà de l'épigramme, monsieur Lisidor ! Eh bien ! Je réformerai mes idées, et je conçois à présent que mon premier portrait n'était pas assez ridicule pour être ressemblant.

(un peu déconcerté, tirant sa montre)

LE FINANCIER *(un peu déconcerté, tirant sa montre)*

Adieu, Madame ; voici l'heure des boulevards, et je dois au public le spectacle d'une calèche d'un nouveau genre, attelée de six chevaux anglais, uniques dans leur espèce. C'est ma passion que de mener. Nos plus habiles cochers, nos jeunes seigneurs même, ne me le disputeraient pas.

380

SCÈNE VIII

Orphise, Ariste.

ORPHISE

Eh bien, Ariste, votre pénétration était en défaut.

385

ARISTE

Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, à ce personnage de sous-seigneur. Quel alliage ! Quelle métamorphose !... Mais quelqu'un vient.

ORPHISE

C'est un homme d'un genre si nouveau dans la société, que je n'ai pas encore eu le temps de l'approfondir.

SCÈNE VIII

Le Philosophe, Orphise, Ariste.

390

LE PHILOSOPHE

Vous voyez, Madame, un homme désespéré. La situation où je me trouvé exige les remèdes les plus prompts, et je crains de ne pouvoir en sortir sans un secours surnaturel.

ORPHISE

Eh ! De quoi vous plaignez-vous donc, Monsieur ?

LE PHILOSOPHE

D'être devenu philosophe ! Madame.

395

ORPHISE

Comment ! D'être devenu philosophe ? Mais, en effet, c'est la maladie épidémique : jamais on ne vit tant de philosophes.

ARISTE

Vous me surprenez, Monsieur. Quoi ! Vous avez du regret d'être philosophe ?

LE PHILOSOPHE

Oui, et mon malheur veut que je ne puisse plus m'en dédire.

400

ORPHISE

Je n'y conçois rien ; mais ne vous tromperiez-vous pas, Monsieur ? Êtes-vous bien sûr d'être philosophe ?

LE PHILOSOPHE

Ah ! Si je le suis ? S'il ne faut que faire mes preuves, Madame, il me sera facile de vous persuader. Premièrement, j'ai donné quelques ouvrages au public ; et tandis qu'on voit tant d'auteurs qui rougissent de leur nom, parce qu'ils ne le trouvent pas assez noble, j'ai eu le courage d'afficher le mien, et d'apprendre, à qui l'a voulu, que je m'appelle Blaise-Gille-Antoine, le Cosmopolite,

405

ORPHISE

Blaise-Gille-Antoine ! Il faut en effet de la philosophie pour porter un nom comme celui-là.

410

ARISTE

Passons à la seconde preuve.

LE PHILOSOPHE

J'ai fait des préfaces, où j'ai dit tout naturellement au public que je me moquais de lui.

ARISTE

Et, sans doute, il vous l'a bien rendu?

LE PHILOSOPHE

Il m'a sifflé ; mais j'ai dit que j'en étais bien aise.

415

ORPHISE

Voilà une modération tout-à-fait philosophique.

LE PHILOSOPHE

Ah ! Madame, vous n'êtes pas encore au bout. J'ai publié que ce que tous les hommes avaient estimé jusqu'à présent, n'avait servi qu'à les rendre fripons ; et que, tout calcul fait, il valait mieux parier pour la probité d'un sot, que pour celle d'un homme d'esprit.

420

ARISTE

Vous seriez la preuve du contraire : mais pourquoi, Monsieur, avez-vous débité toutes ces gentillesse-là ?

LE PHILOSOPHE

Parce que je voulais être philosophe.

ARISTE

Et vous n'avez pas trouvé d'autres moyens ?

LE PHILOSOPHE

J'aurais tort de m'en plaindre ; on ne me connaissait pas : depuis ce temps-là chacun me montre au doigt, et je doute fort que Diogène ait fait plus de bruit chez les Athéniens.

425

ARISTE

Mais ne pouviez-vous pas travailler plus heureusement à découvrir des vérités neuves, qu'à soutenir ainsi des paradoxes bizarres ?

LE PHILOSOPHE

Eh ! Qu'importe, si par-là-je me suis fait une réputation ? Pensez-vous ,⁴³⁰ lorsque j'ai débuté dans le monde, que je n'aie pas ri moi-même de me trouver des partisans ? Mais enfin, c'est tout ce que je désirais. Et pour-

quoi préférer une route difficile à des chemins plus aisés ? Le philosophe, ainsi que la nature, doit toujours aller à l'épargne de la peine.

ARISTE

J'entends.

435

ORPHISE

Quel motif avez-vous donc d'être affligé ? Vous vouliez être philosophe, ou le paraître ; on vous a pris au mot : il me semble que vous devriez être content.

LE PHILOSOPHE

Ah ! Voici ce qui m'afflige, Madame. J'ai débité toutes ces belles choses-là sans les croire, dans l'idée qu'un philosophe devait penser, parler, écrire, et même s'habiller autrement que le vulgaire. J'ai refusé jusqu'à de l'argent, pour ne ressembler à personne. À la faveur de mes opinions singulières, je prétendais à la considération ; j'ai réussi d'abord au-delà de mes espérances, tout concourait à ma célébrité : mais l'estime se perd par l'habitude. J'aurais dû paraître moins encore que je ne l'ai fait, et ne pas familiariser le public avec mes manières. La facilité avec laquelle je me suis fait des partisans m'a séduit ; et il y a bien autant de monde qui me prend aujourd'hui pour un fou, qu'il y en avait autrefois qui me prenait pour un sage.

ORPHISE

Ah ! Monsieur le Philosophe, vous prétendiez à la considération ?

450

LE PHILOSOPHE

Pour l'honneur de la philosophie, Madame.

ORPHISE

Eh bien ! Monsieur Blaise-Gille-Antoine, le Cosmopolite, il faut que la vraie philosophie vous console, et que vous reveniez tout naturellement à vous réconcilier avec le sens commun.

LE PHILOSOPHE

Eh ! Quel avantage trouverais-je à penser comme tout le monde ?

455

ARISTE

D'inspirer, peut-être, moins de curiosité, mais d'éviter le ridicule.

(Il sort en chantant.)

LE PHILOSOPHE

Quand on sait aimer et plaire, A-t-on besoin d'autre bien ? Non, Monsieur, non. Je ne compromettrai pas ainsi l'honneur de la philosophie ; et puisque vous n'avez rien de mieux à me conseiller, je vais m'égayer dans quelque brochure nouvelle, aux dépens de la Nation, de la Noblesse et de l'Académie royale de musique.

460

ORPHISE

Vous allez achever de désabuser le public sur votre compte, et peut-être y réussirez-vous assez bien pour vous corriger.

SCÈNE IX

Orphise, Ariste.

ARISTE

Voilà des philosophes dont je n'aurais jamais imaginé l'espèce. Mais je
crois apercevoir Lucinde. 465

ORPHISE

C'est elle-même.

SCÈNE X

Lucinde, Orphise, Ariste.

ORPHISE

Comment ! Ma chère Lucinde ! Ceci devient sérieux. De la langueur, des
yeux chargés, une physionomie abattue, un négligé de convalescente. 470
Voilà qui devient respectable ; et si je ne m'étais arrangée pour être gaie
toute la journée, j'aurais toutes les peines du monde à ne pas m'affliger
avec vous. L'intérêt a déjà gagné le coeur d'Ariste ! Mais il a beau faire,
l'exemple n'opérera pas sur moi. Lindor serait trop flatté, s'il était té-
moin de ce petit désordre ; et s'il est dans son tort, comme je le pense, il
ne mérite pas de déranger nos plaisirs. 475

LUCINDE

Ah ! S'il est dans son tort, Madame ? Quel souvenir me rappelez-vous !

ARISTE

Ce ton sérieux va mal avec tant de charmes. Un caprice, une fausse ap-
parence peut-être, a pu vous donner des soupçons contre votre amant.

Rendez-vous justice, belle Lucinde, vos yeux ne permettent pas de le croire infidèle.

480

ORPHISE

Ma chère Lucinde, un moment de trêve à vos douleurs. Ceci ne finira pas aussi mal que vous le pensez : fiez-vous à mon expérience. J'aperçois quelqu'un qui peut faire diversion à votre tristesse : gardez-vous de vous laisser deviner. J'exige, au contraire, que vous vous fassiez quelque violence pour prendre part à nos amusements. Je veux vous le faire connaître, Ariste. Il approche ; c'est mon médecin.

485

ARISTE

Un médecin ! Je ne m'en serais pas douté.

SCÈNE XI

Un Médecin, Orphise, Lucide, Ariste.

ORPHISE

Ah ! Bonjour, cher petit Docteur ; vous êtes charmant d'être venu. Je vous demande, Ariste, votre confiance pour Monsieur.

490

ARISTE

Monsieur est un élève d'Hippocrate ?

LE MÉDECIN *(d'un ton précieux)*

Je suis médecin, Monsieur ; je sais qu'Hippocrate était un fort bon homme, plein de bon sens, et voilà tout.

ARISTE

On me l'avait peint comme un philosophe respectable, dont les moeurs ⁴⁹⁵ étaient simples, et qui guérissait.

LE MÉDECIN

Il guérissait, oui ; mais si maussadement !

ORPHISE

Comment !

LE MÉDECIN

Mais, oui, sans doute ; y a-t-il rien, par exemple, de plus ridicule, de plus insupportable que son eau blanche ? J'ose à peine en prononcer le nom. ⁵⁰⁰ Quel triste régime pour les malades !

ORPHISE

Mais s'ils s'en portaient mieux ?

LE MÉDECIN

C'est au moins se bien porter d'une façon très malhonnête. Le bon homme allait fort terre-à-terre. Il en était encore aux seules maladies du corps : pour nous, nous avons santé, par-dessus tout cela, aux maladies ⁵⁰⁵ de l'esprit.

ARISTE

Aux maladies de l'esprit ? C'est avoir fait du chemin : mais j'interromps l'histoire d'Hippocrate.

LE MÉDECIN

C'est pitié de voir combien il se donnait de peine pour observer les maladies ! À ce métier, il eût fait ici très mauvaise figure : il y perdait un temps infini. 510

ORPHISE

Appelez-vous cela perdre son temps pour un médecin ? Eh ! Que faites-vous donc, Messieurs ?

LE MÉDECIN

Nous, Madame ? Nous voyons des malades; pour des maladies, c'est autre chose. 515

ORPHISE

Et quelle différence faites-vous entre voir des malades et des maladies ?

(Montrant Lucinde.)

LE MÉDECIN

Oh ! Je vous réponds qu'il y en a une très grande pour le malade et pour le médecin. Mais Mademoiselle pourra vous faire juger de la différence. Cet air abattu, ce négligé annoncent sûrement quelque indisposition.

ORPHISE *(bas à Lucinde)*

N'allez pas le contredire. 520

LE MÉDECIN *(d'un ton mignard)*

À travers ce léger désordre, elle a pourtant l'air d'une très belle santé ; et ce négligé-là lui réussit à miracle. De quoi vous plaignez-vous, ma

belle Demoiselle ? Avec une physionomie si intéressante, peut-on savoir ?...

LUCINDE (*embarrassée*)

Monsieur...

525

(*Bas, à Lucinde.*)

ORPHISE (*avec vivacité*)

C'est son estomac dont elle se plaint. Prêtez-vous donc à sa manie.

LE MÉDECIN

C'est une petite tracasserie que cela, et qui n'est pas sans doute fort ancienne ?

LUCINDE

Depuis deux mois, elle me tourmente.

LE MÉDECIN

Deux mois ! Voilà qui est d'une opiniâtreté choquante. Il y a comme cela des estomacs qui ont des fantaisies. Apparemment, vous n'avez qu'un⁵³⁰ extrait d'appétit ?

LUCINDE

Je dévore.

LE MÉDECIN

Le petit coeur, quelquefois mal à son aise ?

LUCINDE

Jamais.

535

LE MÉDECIN

La tête ne vous dit rien ? Point de disparates ?

LUCINDE

Mais, ne me dit rien... Je n'y ressens point de mal.

LE MÉDECIN

Quoi ! Rien de tout cela ?

LUCINDE

Rien absolument.

LE MÉDECIN

Je l'avais précisément deviné. J'ai le coup-d'oeil d'une justesse !... Vapeurs que cela.

540

LUCINDE

Comment ! Des vapeurs !

LE MÉDECIN *(d'un ton capable, mais toujours précieux)*

Le terme vous choque ? C'est, plus honnêtement, l'esprit éthéré, le fluide nerveux, devenu de nos jours électrique, qui vous cause des gripements de nerfs, des agacements, des mouvements spasmodiques....

545

ORPHISE

Il est savant, du moins, le petit Docteur !

ARISTE

C'est ce qu'il me semble.

LE MÉDECIN

Ma belle malade, je vais vous ordonner de la poudre tempérante, un joli petit julep, une liqueur anodine....

LUCINDE *(avec impatience)*

Eh ! Monsieur, je suis nourrie de tout cela.

550

(Il lui tâte le pouls.)

LE MÉDECIN

Ceci deviendrait sérieux : voyons donc. Oh ! Oh ! Il y a de la fréquence dans ce pouls-là. Mais la nuit, avez-vous le sommeil doré ?

LUCINDE

Le sommeil doré ? Il me semble que je repose fort bien.

ORPHISE

Le sommeil doré ! C'est qu'il est charmant avec ses petites phrases ! Je ne connais personne qui parle comme lui. Le sommeil doré !

555

ARISTE

Effectivement, les malades de Monsieur, doivent mourir le plus gaie-ment du monde.

ORPHISE

Ce sont ses bulletins qu'il faut voir ! En vérité, cela se lit avec autant de plaisir qu'un joli madrigal. Mais revenons à la malade.

(À Lucinde.)

(Il approche sa main, en minaudant, sous l'estomac de Lucinde.)

LE MÉDECIN

Tout bien pesé, je croirais à propos qu'elle se fit éventer la veine.
N'auriez-vous pas ceci météorisé ?

560

LUCINDE

Météorisé ? Je ne vous entends pas.

LE MÉDECIN

Oui, météorisé : votre poulx l'indique ; et votre maladie m'eût donné le change, si la pneumato-pathologie, découverte de nos jours, ne me marquait la route que je dois suivre : prenez donc du miel aérien, des si-
liques égyptiennes...

565

ORPHISE

Voilà des remèdes que je ne me rappelle pas d'avoir entendu nommer.

LE MÉDECIN

Ce sont de nouveaux mots que nous avons résolu d'adopter, pour nous exprimer avec plus de décence. Le miel aérien, c'est de la manne : les si-
liques égyptiennes, de la casse. Les apothicaires sont prévenus.

570

ORPHISE

J'entends.

LE MÉDECIN

Oh ! Nous ne ressemblons pas à ces médecins de l'autre siècle, et nous avons mis la médecine sur un ton d'élégance qui ne laisse plus de prise au ridicule.

ORPHISE

Vous en êtes la preuve. Actuellement, je suis au fait de la différence qu'il y a entre voir un malade et une maladie. Ici, vous avez vu la malade, et même de très-près ; pour la maladie...³⁷⁵

(Il regarde sa montre.)

LE MÉDECIN

J'avoue que je l'ai un peu tirée au juger. Il y a cependant beaucoup de vraisemblance que ce sont des vapeurs. Comment ? Déjà six heures ! J'ai cent visites encore à faire avant la nuit. Il faut que je vole au Marais, chez la présidente Bélise : c'est aujourd'hui son jour de migraine. On m'attend à une consultation au faubourg, pour tâcher de faire dormir une jeune duchesse, dont l'insomnie a tenu bon contre un roman de sentiment en douze volumes. De là, le marquis Mondor m'a fait promettre de passer chez cette petite danseuse qui le ruine, et qui m'a recommandé la santé d'un jeune abbé qui garde l'incognito chez elle depuis six semaines. En vérité, je suis excédé ; je n'ai pas un moment à moi, et je ne conçois pas comment nos vieux médecins pouvaient se passer d'équipage. Adieu, Madame; et vous, Mademoiselle, observez ce que je vous ai prescrit.⁵⁸⁰

585

590

SCÈNE XII

Orphise, Lucinde, Ariste.

ORPHISE

Ce n'est point là le médecin qu'il vous faut, ma chère Lucinde. Mais je vois Lindor. Quand on ne s'évite pas plus que cela, on n'est pas loin de se rapprocher.

LUCINDE

Ciel ! Où fuirai-je ?

595

SCÈNE XIII

Lindor, Orphise, Lucinde, Ariste.

ORPHISE

Approchez, Lindor, approchez. Nous parlions de vous, et nous avons un sujet de querelle à vous faire.

LINDOR *(d'un ton de dépit)*

Non, Madame, non ; c'est une perfidie qui n'a point d'exemple, et vous aurez beau me parler en sa faveur.

600

LUCINDE *(piquée)*

En ma faveur, Monsieur ! Eh ! Qui vous dit que Madame en ait la moindre idée ?

LINDOR

Je ne doute pas, ingrate, du soin que vous aurez pris de prévenir ici tout le mondé contré moi; mais j'aurai du moins la consolation dé publier une inconstance qui vous.... déshonoré, oui, qui vous déshonore : le terme est fort, je l'avoue, mais il est placé.

605

LUCINDE

Et moi, Monsieur, dans la crainte de m'abaisser à vous faire des reproches...

LINDOR *(vivement)*

À me faire des reproches ! À moi ? À l'amant le plus tendre et le plus outragé ?

610

LUCINDE

Madame ne m'obligera pas à souffrir plus longtemps votre humeur. Adieu, Monsieur, je vous laisse le champ fibre; je me retire.

(Il veut sortir.)

LINDOR *(l'arrêtant)*

Vous voyez, Madame, qu'elle ne peut supporter ma présence ; c'est un témoin qui l'accuse, et une confusion que je veux bien encore lui épargner.

615

ARISTE

Non, Monsieur, vous ne nous échapperez pas. Je suis bien aise de voir le dénouement de tout ceci.

LINDOR

C'est vous, Lucinde, qui m'y forcez.

ORPHISE

Expliquez-vous, je le veux.

LINDOR

Vous le voulez, Madame ? Eh bien, Lucinde, je ne vous reprocherai pas
d'abord cette indolence de l'âme, cette froideur dont je me suis plaint 620
mille fois. Je croyais, parce que vous me l'aviez dit, que vous ne m'en ai-
miez pas moins, et que cet air d'indifférence n'était en vous que l'effet
du caractère. Je feignais de le croire du moins ; et quelquefois, je
l'avoue, j'imaginais vous avoir trouvée plus sensible. Mais, après ce que 625
j'ai vu, il ne m'est plus permis de douter de la vérité de cette indiffé-
rence. Que dis-je, indifférence ! On ne pousse pas le mépris plus loin.

LUCINDE *(à part, avec douleur)*

Le mépris ! Ah ciel !

LINDOR *(avec feu)*

Oui, le mépris : ne dissimulez plus ; jugez-en, Madame. Je rends, en sa
présence, pendant un bal entier, les soins les plus décidés à Cydalise. Je 630
me fais violence pour lui dire les choses les plus flatteuses et les plus
tendres, de manière que Lucinde les entendit. J'étais bien aise
d'éprouver enfin si ce coeur qu'on m'avait peint si naturel et si vrai, ré-
pondait en effet à tout l'amour dont je l'avais cru digne ; et l'insensible
n'en perdit pas un moment de gaité : pas le moindre trouble, pas 635
l'ombre de la jalousie. Est-ce ainsi que l'on aime, Madame ? Je vous le
demande, est-ce ainsi que l'on aime ? Mais j'ai découvert enfin d'où par-
tait ce fond d'indifférence pour moi ; et l'entretien secret qu'elle eut pen-

dant le même bal avec Dorante, ne m'apprend que trop de quoi je dois me plaindre.

640

LUCINDE

Et fîtes-vous paraître, Monsieur, moins de gaité, plus de trouble, plus de jalousie, pendant cet entretien avec Dorante ?

LINDOR

Non, Mademoiselle, non. Je ne voulus point vous donner le triomphe de paraître affligé. C'était tout ce que vous désiriez, sans doute, pour jouir avec mon rival des coups que vous me portiez l'un et l'autre : mais il n'y a que moi qui sache ce que j'ai souffert. J'ai renfermé mon dépit au point de vous inquiéter peut-être, et j'ai pris, à mon tour, cet air de froideur que je vous avais tant de fois reproché.

645

LUCINDE *(tendrement)*

Vous n'aimez donc point Cydalise, Lindor ?

LINDOR

Moi ? L'aimer ! Je le voudrais, ingrate. Ma vengeance en serait plus complète : mais est-on le maître de disposer si facilement d'un coeur où vous avez régné ? Ah, Lucinde ! Je ne méritais pas un pareil traitement. Il n'y a que vous, dans le monde, capable d'une inconstance si prompte, si c'est une inconstance encore : car, vous ne m'avez jamais aimé, et vous n'avez que le choix de la légèreté ou de la coquetterie.

650

655

LUCINDE *(naïvement)*

Vous avez donc beaucoup souffert, Lindor ?

LINDOR

Si j'ai souffert ? Cruelle !

LUCINDE

Eh bien ! Je souffrais aussi tandis que vous parliez à Cydalise, et j'avais les mêmes raisons que vous pour cacher mon trouble.

LINDOR (*tendrement*)

Vous n'aimez donc pas Dorante, Lucinde ?

660

LUCINDE

Non, mais je sens que je devrais vous haïr. Je voulus me venger d'une épreuve que je ne méritais point, et que je prenais pour une perfidie. Ce n'était pas de vous que je devais apprendre à me faire une violence si cruelle.

(Il tombe à ses genoux.)

LINDOR (*pénétre*)

Vous n'aimez point Dorante ?... Ah ! Belle Lucinde, comment pourrai-je
expier mon injustice ?

665

LUCINDE

Une autre serait tentée de jouir de votre confusion ; mais non, Lindor, je veux achever de vous rendre inexcusable, je vous pardonne.

LINDOR

Adorable Lucinde ! Puis-je me justifier à mes propres yeux ?

ORPHISE

Vous vous êtes trompés tous deux par une fausse inconstance. Je n'aurais peut-être pas été si facile à vous pardonner, Lindor ; mais les fautes de l'amour portent leur excuse avec elles. Allons, Ariste, c'est une scène de plus à notre comédie ; et les folies de deux jeunes amants ne sont pas si déplacées qu'on le croirait, dans un cercle d'originaux. 670

SCÈNE XIV ET DERNIÈRE

Frontin, et les Acteurs précédents. 675

FRONTIN

Madame, les musiciens que vous avez mandés viennent d'arriver, avec une suite assez nombreuse, et sont là-bas à vous attendre.

ORPHISE

Que cette petite fêlé, ma chère Lucinde, serve de prélude à votre bonheur ; et vous, Ariste, venez m'aider à en faire les honneurs.